



AVANT-PROPOS

ANTOINE CAPET ET PIERRE SICARD

Universités de Rouen et de Picardie Jules-Verne (Amiens)

Dans le numéro 23 de *Cercles*, auquel nous nous permettons de renvoyer le lecteur, les auteurs de l'Avant-propos rappelaient qu'il était issu de colloques organisés par l'équipe CORPUS à Amiens en 2009 puis à Rouen en 2010, dans le cadre du contrat quadriennal et de sa thématique sur mémoire et identité. Le présent recueil prolonge ce travail de publication, cette fois dans le domaine de la civilisation—on pourrait dire des civilisations puisque, de propos délibéré de la part des organisateurs de ces deux colloques qui signent le présent Avant-propos, les articles couvrent aussi bien la Grande-Bretagne et les États-Unis que le Commonwealth et son prédécesseur l'Empire britannique.

La mémoire collective est une composante essentielle de l'identité d'une communauté : une nation, une classe sociale, un parti politique. Elle est la résultante de l'histoire d'un groupe humain, de représentations issues d'une expérience partagée. Mais elle n'est pas uniquement un produit neutre, objectif. Les contributions retenues ici prouvent à quel point cette mémoire collective peut être façonnée afin de servir une cause, une mission. Elle est outil de propagande, relecture du passé afin de légitimer une action présente ou projetée, une clé qui conditionne les réponses à un événement vécu comme déterminant. Participent à cette entreprise de construction délibérée historiens bien sûr, mais aussi compositeurs, écrivains, journalistes, hommes d'État, conservateurs de musée... Pour tous ceux-là, elle constitue clairement un enjeu majeur.

Myriam-Isabelle Ducrocq montre comment James Harrington dans *The Commonwealth of Oceana* (1659) est le critique décisif de l'interprétation d'une histoire médiévale qui justifierait la revendication whig de droits immémoriaux du peuple anglais face à l'absolutisme royal alors défendu par Sir Robert Filmer. Cette interprétation fait en effet la part trop belle aux « archives manquantes ou perdues » des cours de justice au Moyen Âge. Pour Harrington au contraire, il est bien préférable de revenir aux pratiques de la république romaine établissant une équitable répartition des richesses entre la noblesse et le peuple, fondement d'un plus juste équilibre politique. C'est finalement cette position qui formera « le socle idéologique » du parti whig.

Iside Costantini décrit la façon dont une communauté initialement réduite à quelques commerçants de Canton parvient à influencer sur la politique britannique par la rédaction d'hebdomadaires en langue anglaise. Ceux-ci reflètent les préoccupations d'un groupe qui s'élargit à des missionnaires mais souffre d'isolement alors qu'il est en butte à l'hostilité de la dynastie mandchoue. Leurs journaux qui sont archivés par le Foreign Office deviennent la mémoire d'expatriés bien décidés à défendre leurs droits de citoyens britanniques et à contraindre la Chine à l'ouverture. Ils obtiennent gain de cause par le traité de Nankin (1843) à l'issue de la première guerre de l'opium.

Adam Stephenson revient sur le procès dont a fait l'objet la *Minute on Indian Education* (1835) de Thomas Babington Macaulay. Il a en effet souvent été reproché à celui qui est alors l'un des administrateurs de la colonie et le président de la Commission de l'Instruction Publique d'avoir imposé une politique d'anglicisation des élites indiennes au mépris des cultures autochtones. Adam Stephenson défend l'objectif selon lui purement « utilitariste » de Macaulay : assurer l'accès aux progrès des sciences en Europe et favoriser ainsi la prospérité économique de cette vaste région, considérée comme préalable à l'autonomie politique. Le recours à une langue anglaise devenue véhiculaire ne serait pas synonyme de dénaturation de l'identité indienne.

Cécile Vallée analyse la contribution de J.B. Priestley au mythe du Blitz qui demeure profondément ancré dans la mémoire collective britannique. Répondant initialement aux directives du ministère de l'information, les vingt *Sunday Postscripts* de l'été et de l'automne 1940 donnent une dimension héroïque au combat quotidien du « petit peuple » d'Angleterre. Il installe celui-ci dans un panthéon où il rejoint les glorieux ancêtres qui ont résisté victorieusement aux tentatives d'invasion précédentes. Lorsqu'au nom des sacrifices présents Priestley se projette dans un avenir trop divergent de celui qu'envisage Churchill, il est brusquement interdit des ondes de la BBC.

Laurence Cossu-Beaumont éclaire le délicat travail d'inscription de la minorité noire dans l'identité nationale américaine au travers du best-seller autobiographique de Richard Wright, *Black Boy*. Le pari est rendu difficile par l'écart historique et culturel entre une communauté blanche qui fait de l'expérience d'une immigration réussie une des caractéristiques fondamentales de l'américanité et les anciens esclaves noirs exposés à la violence de la ségrégation. Les péripéties de l'édition de cet ouvrage puis la censure dont il fait longtemps l'objet reflètent les difficultés de conciliation de mémoires collectives qui, en 1945, restent assez radicalement étrangères l'une à l'autre.

Gilles Couderc s'attache aux opéras de Benjamin Britten. Il ne s'agit pas seulement pour le compositeur de faire renaître ce genre. Britten renvoie par le *Gloriana* écrit en 1953 pour le couronnement d'Elizabeth II à une première Renaissance, celle de l'âge d'or élisabéthain qui par un effet miroir prétend annoncer un autre âge heureux au lendemain du second conflit mondial. Ce n'est pourtant pas un tableau sans ombre que le compositeur entend dresser : les dangers de la guerre froide font écho à ceux de l'Espagne et de son Armada ; la société britannique semble également bien incapable de vivre son idéal de tolérance à l'égard de ceux qu'elle estime être coupables de déviance.

Nathalie Massip examine les réinterprétations successives du mythe de l'Ouest qui demeure aujourd'hui la source identité nationale la plus largement acceptée. Cette histoire des origines, proposée en 1893 par Frederick Jackson Turner, a longtemps fondé la spécificité de l'expérience américaine tenant à la rupture avec une culture européenne dont il convenait de s'affranchir. La « nouvelle histoire de l'Ouest » récuse une lecture qui évacue des pans entiers de cette construction nationale et ne peut en conséquence légitimement revendiquer une place exclusive dans la mémoire collective des États-Unis.

Andrew Ives montre enfin les pressions ayant été exercées sur les conservateurs du musée de la guerre canadien afin que dans la rétrospective qu'ils proposent de l'histoire nationale ils se conforment à l'image que les politiques entendent donner du pays. Alors que ce lieu de mémoire est doté d'un statut indépendant, certains épisodes tels le bombardement des villes allemandes à la fin de la seconde guerre mondiale ou les violences commises par quelques éléments des forces canadiennes lors de l'intervention en Somalie (1993) sont jugés faire tache, souiller une mémoire qui a pour fonction de servir l'unité nationale autour de valeurs dont l'exemplarité ne saurait être discutée.

Pour conclure, nous ne pouvons qu'inviter le lecteur à considérer que ces deux numéros consécutifs de *Cercles* forment un tout qui reflète bien le travail que l'équipe CORPUS a voulu impulser sur la thématique alors retenue. Les organisateurs et présidents d'ateliers ne peuvent qu'exprimer leur gratitude vis-à-vis des collègues extérieurs, par ailleurs majoritaires là encore de propos délibéré, qui leur ont fait l'honneur et le plaisir de venir participer à ce travail, puis de leur confier la publication de la version écrite définitive : c'est désormais chose faite.